

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3049. — 60^e Année.

SAMEDI 27 MAI 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



LES INGÉNIEUX PASSE-TEMPS DU PETIT BLESSÉ NÈGRE. (Photo M. Meys.)

C'est un gentil soldat de la Martinique, qui, aux Dardanelles, reçut une terrible blessure. Il eut tout le sommet du crâne fracassé par un obus ; on lui fit subir la trépanation, puis on le soigna si bien qu'à présent il est à peu près complètement rétabli. Il a appris, pour s'amuser, la sculpture, à l'Atelier du Blessé l'œuvre si utile et si précieuse que préside M^{me} Simon Henri-Martin, et que, au point de vue artistique, dirige, avec tant de goût, M^{me} Michel Cazin.

La figurine que vient d'exécuter le jeune statuaire nègre, représente un soldat allemand faisant « Kamarade ».

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE GRAND PRUSSIEN

C'est Bismarck. Il n'est pas seulement « le grand prussien » ; il est « le vrai prussien ». Sa gloire incontestable est d'avoir été non seulement un diplomate sans pareil, mais la personification d'une race, la synthèse de tout un programme, le résumé, en un seul être, des aspirations et des façons de tout un pays.

Si, ce qu'à Dieu plaît, la Prusse devait un jour cesser d'exister, si cette nation encombrante, orgueilleuse et jalouse devait disparaître de la surface de la terre, il suffirait que, parmi les ruines de ses villes, subsistât quelque statue de Bismarck pour donner à la postérité une idée de ce qu'était le peuple anéanti. Ces effigies, qui sont nombreuses, montrent un homme de taille presque gigantesque, carré d'épaules, large de poitrine, robuste de jambes, le corps serré dans une tunique militaire, les mains appuyées sur un grand sabre de cuirassier ; la tête est lourde, puissante, massive, le regard impitoyable, la bouche mauvaise sous la moustache tombante ; et, ce qui frappe singulièrement, c'est la mâchoire, solide, forte, prête à happener et faite pour tenir, une mâchoire de dogue qui jamais n'a lâché « le morceau ». Au costume près, c'est l'image d'un guerrier Hun, la parfaite représentation du barbare, auquel la pitié, la commiseration, le respect des convictions, l'honneur même, sont inconnus, qui ne professent qu'un culte, celui de la force brutale, qui ne connaît qu'une loi, celle du succès, qui n'emploie qu'un moyen : frapper pour être obéi. C'est bien là le héros du pays de la schlague, grand buveur, grand bretteur, grand imposteur, dur, railleur, cynique, maître de soi, fourbe émérite, orgueilleux comme Lucifer, plein de mépris pour les gens honnêtes, — des faibles ! — et ravi de constater qu'il fait horreur et qu'il fait peur. Une âme d'ogre.

Tout a été dit sur Bismarck ; nier l'effroyable influence que son satanique génie a exercée sur l'histoire serait puéril ; je crois que, même en ne la considérant que du point de vue allemand, cette influence aura été néfaste et que l'humanité portera longtemps la peine d'avoir subi le joug d'un tel homme. Mais ce que j'ignore et que je voudrais savoir, c'est ce qui se passe dans la pensée de ces êtres d'exception, alors que l'âge ou l'adversité les a forcés à renoncer aux honneurs, aux emplois éminents, à l'usage de la puissance, et que, seuls, abandonnés de tous leurs flatteurs, privés d'hommages, ils sont étendus, décrépits, fourbus, réduits à n'être plus qu'un vieux malade tous-stant, geignant, inquiet, débile et songeur. Imaginez-vous Bismarck, dans ses derniers jours, couché sur son lit, sachant qu'il n'en sortira plus, les yeux fixés sur les fleurs de la tapisserie, pensant à des choses lointaines, — si proches, — à l'avenir, — si court, — et ressassant en esprit ses triomphes passés, dont il revoit les dessous sordides, ses grandes satisfactions de vanité, dont il sent le néant, la grisaille de la popularité, dont il n'a plus que l'arrière-goût nauséabond ? Toute gloire qui a coûté une larme porte fatallement en soi son revers et son châtiment.

**

Au temps où le futur prince chancelier n'était encore qu'un simple député à la Diète de sa province, son caractère déjà se dessinait, bourru, volontairement rogue, agressif ; on racontait que, comme il était allé, certain jour, rendre visite à une aimable femme, russe d'origine, mais française de manières et d'adoption, il se montra, au cours de l'entretien, si grossier et si malappris, que la maîtresse de la maison et ses invités poussèrent un soupir de soulagement quand il se décida à prendre congé. Il avait à traverser, pour regagner sa voiture, la cour de la maison où deux gros bouledogues, à l'attache, aboyerent furieusement quand il passa près de leur niche : alors, la dame, soucieuse « d'avoir le dernier mot » avec ce visiteur incongru, ouvrit prestement la fenêtre et cria : — « Eh ! monsieur le comte ! Ne mordez pas mes chiens ! » L'anecdote eut grand succès car elle peignait au naturel le rustre infatué qui devait, durant de si nombreuses années, allonger de furieux coups de dents à tant de peuples

et à tant de rois. Ce qui étonne, c'est qu'un homme d'une si puissante et vaste intelligence n'ait jamais compris ce qu'il aurait gagné à assouplir sa raideur : il était en cela bien prussien, aimant à faire parade de sa rudesse, se plaisant à la brutalité et flatté d'être « un barbare » ; Thiers, qui, lui, était toute finesse, le lui dit en face, gentiment ; ce dont Bismarck se montra très flatté. De tous les titres récoltés au cours de sa carrière, c'était celui-là dont il était le plus fier.

Il existe un livre extrêmement curieux et singulièrement instructif, écrit par un Allemand qui, durant toute la campagne de France, vécut avec le chancelier prussien, mangea à sa table, travailla avec lui et reçut ses confidences. Chaque soir, le docteur Moritz Busch, simple attaché au cabinet du comte de Bismarck, prit le soin de noter ce qu'avait dit le chef au cours du repas ou de la promenade, et de consigner pieusement pour la postérité ses mots les plus insignifiants et ses gestes les moins dignes de figurer dans l'histoire. Ce Busch était-il un simple niais, ou l'admiration pour son maître l'aveuglait-elle au point de le transformer en un « gaffeur » de toute première importance ? Je l'ignore : ce qui est certain, c'est qu'il ne résista pas au désir d'entrer vivant dans la gloire avec le grand homme dont il avait recueilli les mots et que, cinq ou six ans, à peine, après les événements, il publia, tout chaud, son journal, sans en retrancher une ligne, bien persuadé qu'il élevait là un monument impérissable à l'honneur du peuple prussien et de son parfait représentant.

Or, — c'est en cela que ce récit est instructif et mérite d'être relu, — le portrait qui s'en dégage est celui d'une sorte d'Attila, farouche et gouaille, arrogant et cruel, menteur, perfide et ricaneur, avec des prétentions au formidable et des facéties d'étudiant en ribote. Rien ne vaut cette lecture pour qui veut connaître l'âme prussienne ; la constatation en ressort, éclatante, que jamais deux races ne furent plus séparées par des fossés infranchisables, que ne le sont, par l'instinct, le sentiment et la nature, les Allemands et les Français. Je défie qu'on feuillette les cinq cents pages de ce recueil, et qu'on y rencontre, — je ne dis pas trace d'attendrissement, ni de sensibilité, — mais simplement l'ombre d'un sentiment humain. Et ce qui donne à ces notes une extrême valeur d'actualité, c'est qu'on y retrouve, à l'état encore théorique, l'odieux système de dévastation et de massacre que nous avons vu, depuis lors, l'Allemagne mettre en pratique. Au hasard je cite la réplique de Bismarck à Jules Favre, venu pour traiter de la reddition de Paris affamé, et disant que sur les boulevards de la capitale, on rencontrait encore, malgré la détresse, nombre de femmes en toilettes et de beaux enfants. — « Ça m'étonne ! Vous ne les avez donc point encore mangés, riposta le chancelier.

Rien n'est plus connu aujourd'hui que la tragique, l'effrayante histoire de la *dépêche d'Ems*, le télégramme falsifié de la main de Bismarck afin de rendre inévitable le conflit que cette dépêche terminait pacifiquement. Le fait est odieux, mais bien plus odieuse et répugnante est encore la placidité avec laquelle l'auteur de ce crime en faisait à ses commensaux le récit : celui-ci, publié du vivant de Bismarck n'a jamais été démenti ; je l'emprunte à la relation d'un diplomate qui le publia, il y a quelque vingt ans dans la *Revue des Deux-Mondes* : — C'était le 13 juillet 1870 ; les généraux de Moltke et de Roon étaient chez Bismarck. Tous trois se désolaient de l'issue pacifique à laquelle semblaient devoir aboutir les négociations d'Ems. Survint un fonctionnaire porteur d'une dépêche du cabinet du roi : elle relatait les circonstances du jour et ne faisait nullement pressentir de complications immédiates ni la prochaine mobilisation de l'armée. M. de Bismarck en donna lecture à ses convives. — « Roon et Moltke, a-t-il raconté lui-même, laissèrent tomber d'un seul mouvement leur couteau et leur fourchette. Nous étions tous profondément abattus ; nous avions tous trois le sentiment que l'affaire se perdait dans le sable. Je m'adressai alors à de Moltke et lui posai cette question : notre armée est-elle réellement assez

bonne pour que nous puissions commencer la guerre avec la plus grande probabilité de succès ?

— Nous n'aurons jamais de meilleur instrument qu'en ce moment, fit-il... — Eh bien alors, continuez tranquillement à manger, dis-je à mes deux commensaux. Je m'assis à une table ronde en marbre qui était placée à côté de la table où l'on mangeait, je relus attentivement la dépêche, je pris mon crayon et je rayai délibérément tout le passage où il était dit que l'ambassadeur de France avait demandé au roi de Prusse une nouvelle audience. Je ne laissai subsister que la tête et la queue. Maintenant la dépêche avait un tout autre air. Je la lis à Moltke et à Roon dans la nouvelle rédaction que je lui avais donnée. Ils s'écrieront tous les deux : *Magnifique !* cela produira son effet. Nous continuâmes à manger avec le meilleur appétit... » Mais avant même la fin du repas, Bismarck avait donné l'ordre de faire paraître la dépêche falsifiée dans les journaux du soir : au dessert il l'adressait par télégraphe à plusieurs agents diplomatiques de la Prusse avec invitation d'en donner communication aux cabinets auprès desquels ils étaient accrédités. La suite des choses n'est ignorée de personne : la France obligée de rappeler son ambassadeur était acculée à la guerre et l'Europe dupée la laissait aux prises avec l'Allemagne.

Que dites-vous de ces trois bandits, *profondément abattus* et laissant tomber de désespoir leur couteau et leur fourchette, en apprenant que des millions d'hommes ne vont pas s'entretenir ? Que dites-vous de ce ministre des affaires étrangères « tripotant » devant témoins un document diplomatique dont dépendent le sort du monde, tant de vies humaines, tant de deuils, tant de misère, tant de ruines ? Et de cette phrase volontairement cynique, qui est un défi à toute pudeur : — « *Nous continuâmes à manger avec le meilleur appétit* » Et de ce cri *Magnifique !* que la convoitise du massacre à coup sûr arrache à ces généraux acclamant ce faussaire ? Et que penser surtout de l'homme qui, ayant commis ce crime inexorable, s'en vante comme d'un exploit et, sûr de l'impunité, le relate lui-même avec la suffisance d'un dilettante émerveillé de sa propre habileté. Aucune histoire, si ce n'est celle de la Prusse, ne possède dans ses annales atrocité semblable, infamie pareille et jactance similaire. Le pauvre Mirabeau, pour avoir en secret « lâché » son parti, a été, chez nous, solennellement chassé du Panthéon. Les Prussiens, eux, ont élevé cent statues et considèrent comme leur plus pure gloire, celui qui, par un faux avoué, les a enrichis de cinq milliards volés à main armée.

Je traitais tout à l'heure le docteur Busch de *niais* pour avoir inconsidérément, — du moins le pensais-je, — révélé son chef vénéré comme un apôtre du pillage, du massacre et de l'incendie. Le *niais*, c'est moi. Après réflexion, en effet, il me vient à la pensée que ces confidences, soigneusement répandues et propagées, ont créé en Allemagne un état d'esprit propice et conforme aux aspirations de la race : c'est de cet ouvrage et d'autres du même ton que la Prusse a tiré la théorie de la *terreur systématique* ; c'est grâce à leur autorité qu'elle a pu dresser ses soldats à tous les brigandages et à tous les crimes. Qui aurait songé à protester, puisque Bismarck, le héros, l'unique, le dieu, avait lui-même proclamé que, pour être fort, il faut être aussi impitoyable, rapace, fourbe, dur, insensible et sans scrupules ? Quel simple grenadier poméranien ou brandebourgeois oserait se régimber quand on lui commande d'égorger des paysans inoffensifs, lorsqu'on lui prouve, en même temps, textes en mains, que le plus grand et le plus adulé des Prussiens, approuvait ces manières de conquête et se lamentait, — en précurseur, — qu'elles ne fussent pas assez largement employées. L'histoire de Bismarck, ses propos de table, ses mots, ses récits, forment le catéchisme de la barbarie et de la perfidie prussiennes. Mais j'en tiens pour ce que je disais : quand viennent les heures d'inaction et de recueillement qui, pour tout homme, précèdent la mort, celui qui a semé de telles idées sur le monde, qui les a vues prendre racine et grandir, doit, par un retour suprême sur sa vie passée, se juger bien misérable et se sentir boursillé d'angoisses, à moins qu'il ait une âme de fer — ou qu'il n'ait point d'âme.

G. LENOTRE.



L'exercice à la française : position du tireur à genoux.



Pour se comprendre entre soldats russes et français, il suffit de bonne volonté et de gaieté!



Le mécanisme du Lebel expliqué par un soldat interprète.



Le salut au drapeau. A remarquer, au premier plan, le tout jeune soldat qui a fait une partie de la campagne russe et est maintenant notre hôte.

AVANT DE PARTIR AU FRONT. LES RUSSES SONT INITIÉS AUX MÉTHODES FRANÇAISES



A leur arrivée au camp, tous les soldats russes sont sérieusement examinés par les médecins-majors français

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Sur le péristyle de la guerre. — Six heures du soir, à la fin d'un après-midi ensOLEillé. La gare du Nord, un des endroits de Paris les plus traversés de courants humains qui soient depuis bientôt deux ans. Le long et plat édifice fait penser aux constructions des jetées dans les avant-ports, aux marées, lorsque le flot, qui accourt en masses pressées, lutte, s'acharne et ne se retire un instant que pour revenir plus dense et plus lourd. Dans les remous, ce ne sont que militaires, tout mêlés à l'élément féminin, au compact et brun mouvement des civils, le bleu d'horizon et le kaki, de toutes les nuances du passé, tournant au vert, au gris, avec les patines que le soleil et les pluies, les nuits à la belle étoile, la terre humide ou séchée, leur ont données.

Les visages eux-mêmes se confondent avec ces blonds et ces roux ; le hâle a cuivré les teints, le sang de France ne s'est jamais montré si près de l'épiderme. On a l'impression de le voir couler là, par les ouvertures de cette gare.

Les permissionnaires qui sortent du train bondé, attendaient avec des battements de cœur d'enfant l'approche du gouffre noir du hall. Lorsqu'ils se trouvent projetés sur l'asphalte, ils titubent, dans cet air grisant et si doux d'une fin de journée de mai, dont on ne peut aspirer une gorgée qu'il ne s'y mêle, comme dans l'eau d'un verre où le buveur vient de répandre une goutte d'absinthe, un arôme de nectar et de poison. On dirait qu'ils vont tomber. Ils ont triomphé des vagues de gaz asphyxiants, Paris leur réservait une autre atteinte, contre laquelle ils sont sans défense et sans masque.

Sur le trottoir opposé, par une terrasse de café qui ne regorge de consommateurs. Ceux-ci ont franchi la première étape ; ils se sont assis. Ils ont retrouvé une femme, des amis. Ils s'épanouissent et ne vacillent déjà plus. Parmi eux s'en trouvent qui s'apprêtent à repartir. Anglais, belges, français. Chacun ayant les traits de leur race ; officiers ou soldats. Que de nuances dans le kaléidoscope !... L'élément féminin n'est pas moins curieux à observer, épouses et *petites alliées* ; tout ce qui attend et qui cherche, tout ce qui est attiré par l'amour ou le besoin, le devoir et l'aventure.

D'autres préfèrent attendre au logis le revenant, s'assurer, jusqu'à la minutie, que pas un grain de poussière n'y paraît... Mais, celles-ci sont venues, elles, et attendent, comme attachées. Peut-être la maison n'est-elle point en ordre. Peut-être, comme un voile sur un front en deuil, une cendre grise s'est-elle répandue sur le triste logement. Que leur importe ! C'est la personne, c'est le corps de celui qui doit arriver, après lequel elles respirent. Elles ne s'aperçoivent ni de l'air abandonné des chambres, ni de l'obscurité des vitres qui empêche le soleil d'entrer. Elles n'ont qu'un soleil ici-bas, celui dont elles guettent l'apparition en ce moment, les bras jetés sur la barrière de bois qui laisse libre la sortie, l'échine lasse, un petit secouement dans la poitrine, chaque fois qu'un homme dessine sa sombre silhouette qui va s'éclaircissant, au fur et à mesure qu'il franchit le passage réservé à la sortie.

Lorsqu'elles tiendront à la manche celui qu'elles ont tant souhaité de retrouver, elles montreront quelque gaucherie. Quelle que soit sa satisfaction de se voir attendu, l'homme apporte toujours une certaine pudeur à se laisser étreindre et embrasser au milieu de la foule.

Pour ceux qui s'en vont, que la femme a tenu à conduire au seuil du départ, mêmes expressions mêmes similitudes de caractère, même différence de nature. J'en vois qui ne peuvent s'arracher de ce dernier baiser qu'elles redonnent vingt fois, la main à l'épaule ou à la nuque du partant. Elles laisseront sur lui couler leurs larmes. Pauvres coeurs qui saignent, désemparés comme une barque ayant rompu lamarre. L'homme parti, je suis des yeux dans la foule ces nuques sur lesquelles la foudre s'est abattue. Les passants se retournent sur ces paupières rouges de pleurs, ces lèvres encore frémissantes du contact adoré.

Les abords de cette gare valent aux heures de grande affluence, dans la chaleur de mai, sa paisible clarté, les *films* les plus poignants. On

s'y sent sur les péristyles de la guerre. Un grand souffle d'humanité les balaie...

Et, par un adorable et terrible contraste, trois immenses breaks automobiles découverts, conduits par des pompiers, sortent de la cour d'arrivée, remplis d'enfants blonds, tête nue, qui agitent en riant de petits drapeaux de papier aux couleurs des alliés. Bambins des régions récemment évacuées, que Paris hospitalisera... Un instant, au-dessus de la foule, les boucles couleur de blé mûr, les carrés multicolores, forment comme un rayon vermeil, une trouée radieuse. Et qui disparaît bientôt dans le gouffre, dans cette foule brûlante qui s'est aussitôt resserrée.

**

MARDI. — Une chinoiserie, un tableau, voici dix-huit mois que cela semblait peu de chose, inutile, vain.

Aujourd'hui, Mme Langweil, qui a glané tant de trésors dans l'Empire du Levant pour en orner les consoles et les vitrines de l'Europe désemparée, privée de chimères, Mme Langweil, dans un ancien hôtel de la rue de Varenne, expose, au profit de la *Renaissance des Foyers en Alsace*, quelques uns des plus magnifiques objets de ses collections ou qui lui ont été prêtés par des amateurs.

Aux grandes heures de détresse, quand l'ennemi visait Paris, avec l'assurance et la brutalité d'une flèche, ces paravents inouïs avaient fondus comme tout ce qui rendait à tant d'yeux la vie rare. La mémoire n'en gardait plus qu'un souvenir, voilé, absent, léthargique.

Ils étaient là, pourtant, fidèles et obscurs, attendant l'heure de rouvrir aux clartés leurs feuilles chargées d'infini. Les bronzes, les bleus célestes, les faïences, les peintures sur soie, les jades, les pectoraux d'améthyste et les diadèmes composés d'un peuple de fleurs et de fantastiques insectes faits des plumes du martin-pêcheur, ne s'étaient point volatilisés. L'approche de l'ennemi ne les avait pas fait partir pour Bordeaux... Ils attendaient, patiemment, que fut passée la bourrasque, ou qu'elle commença seulement de s'éclaircir. Elle s'est éclaircie.

Certes, la partie n'est ni gagnée, ni finie, mais elle ne peut plus être perdue. Les foyers en Alsace renaîtront. Et pour y contribuer des visiteurs défilent devant ce paravent unique, où l'art d'un artiste qui dût y consacrer, y enfermer toute sa vie à su placer les troncs, grandeur nature, de deux arbres et l'arabesque d'un vol de cigognes, dans ce laque de Coromandel qui donne aux yeux l'impression de résistance et de poli du granit et du basalte des Sphynx et des Isis égyptiens.

**

JEUDI. — *Mirages*. — Ce jeune anglais, qui a trois espèces d'étoiles de passementerie brodées sur chaque épaulette et aux parements des manches, est un officier de beaucoup d'importance à voir les honneurs que lui rendent les soldats. On le précède, on l'escorte, on le suit. Il ne paraît pas vingt-trois ans. Son regard semble prévoir timidement la curiosité ou le respect dont il sera l'objet dans quelques instants, mais, quand est venu celui d'y répondre, il sait être crâne et cavalier. Sa canne de bambou, sa moustache blonde coupée, si court, à moitié de la lèvre supérieure, les différentes nuances de kaki, si clair, de son uniforme et de son linge, achèvent de lui donner l'apparence d'être léger, léger... Mais dans son regard bleu luit une fleur glacée...

Il parle du bout des lèvres, en se dandinant. Il est arrivé ce soir même, peu avant l'heure du dîner. Il dit : — Hier, je suivais le *Strand*... Ou bien : — J'étais dans *Piccadilly Circus*...

Il voit votre surprise puisque vous savez qu'il se trouvait entre Béthune et Dunkerque... « Les Français donnent des numéros aux tranchées, dit-il ; nous, nous les avons baptisées de noms de rues... Ainsi, je viens de passer une semaine tout à côté de *Bond street*... Cela nous rappelle des endroits familiers. Un numéro ne nous dirait rien... On se bat avec plus de cœur pour défendre le *Strand* ou *Pall Mall* que le boyau numéro 136... »

Un peu plus tard : — « ...N'avez-vous pas, au fond d'un meuble, un gramophone hors d'usage ? — Vous le désirez ? — Non, mais les disques seulement, si vous voulez bien, pour

mes hommes... Notre gramophone dans le dugout c'est à quoi nous tenons le plus. Un homme est préposé à chaque instrument. En cas de surprise, d'alerte, il doit s'en emparer et le sauver, coûte que coûte... A l'arrière, vous ne pouvez pas vous douter du bonheur que c'est d'entendre les airs de chez soi, même nasillard... Une bouteille de whisky, le gramophone qui « tourne » des rengaines de music-hall. Les heures passent plus vite. Les yeux imaginent voir quelque chose, qui n'est plus de la terre, des sacs de terre et le ciel traversé d'avions.

« ...Tenez, l'autre jour, j'étais allé jusqu'au poste d'observation, établi dans une maison en ruine, où la cheminée a été aménagée en tourelle... Les obus l'ont déjà dégringolée plusieurs fois, mais on la remonte toujours, tant bien que mal... J'avais pris la longue-vue... Deux kilomètres s'étendaient devant moi jusqu'aux boches, je voyais les lignes de nos tranchées, puis à quelques mètres nos fils de fer barbelés, puis ceux de l'ennemi et, enfin, ses retranchements... Il y avait là, de part et d'autre, des centaines et des centaines d'hommes, des milliers, mais on ne voyait personne, pas une âme... La canonnade se faisait entendre ; c'était très monotone, immense, désolé, comme aux commencements de la guerre, quand il ne devait y avoir encore à sa surface que des volcans en éruption.

Ma cagna est plus rapprochée des Boches, moins *confortable* encore que la ferme en ruine, pourtant, quand je l'ai retrouvée, avec son gramophone qui fonctionnait sur la « Belle de New-York », que j'ai retrouvé mon fauteuil fait avec la toile d'un sac, il m'a semblé que je rentrais dans ma villa,... chez moi... »

**

VENDREDI. — Les *Arts-Décoratifs* reçoivent avec leur exposition de jouets plus de visites que jamais. On en a dit toute l'utilité, l'intérêt national. On a moins parlé, on n'a même pour ainsi dire pas parlé de la section du Livre, qui précède celle des Jouets. Le livre, lui aussi, passait aux mains des Allemands et ce n'est pas une raison suffisante parce que Gutenberg était d'Outre-Rhin.

Les bibliophiles, les relieurs, tous ceux qui prétendent aimer le livre n'ont pas aimé grand chose, de la Révolution aux premières années de ce siècle-ci. Les papiers de gardes, par exemple, dont les *Arts-Décoratifs* nous montrent une collection considérable, n'étaient plus jamais que le *marbré*, analogue à celui que brossent, dans les escaliers de maisons de rapport, des artisans qui n'ont rien de peintre.

Les élèves de l'*Ecole Estienne* se sont mis à fabriquer, à créer des modèles de papiers de gardes, comme les jeunes filles se plongent dans la tapisserie, la broderie ou le filet. Ils sont arrivés à des *effets*, des modèles charmants, qui vont du persan au modern-style, de l'arabe au gothique anglais, avec une facilité, une variété infinies. Cette diversité d'inspirations, pourvu que les relieurs daignent ne point s'en effarer, pourra donner, enfin, un peu d'imprévu à la première page d'un livre. Peut-être comprendra-t-on qu'on peut assortir la couverture et le sujet d'un ouvrage, exprimer déjà, par la reliure, la caractéristique d'un livre, ne point donner au roman l'aspect du recueil d'histoire... Ne point habiller M. Lenôtre comme Samain, ni l'*adjudant Benoit*, de Marcel Prévost, comme un poème de Mme de Noailles. Il reste beaucoup à faire dans cet ordre d'idées. Mais, s'imaginer que des cuirs gravés, pyrogravés, que de prétentieuses guirlandes incrustées dans le maroquin, enrichissent un ouvrage, ce serait beaucoup dire. Il y a eu dans le livre moderne de faux grands relieurs, comme il y a de faux grands écrivains et de faux grands peintres. Ce sont des questions de modes, d'engouement de quelques amateurs, mieux intentionnés que doués. Heureusement que, pour ces chefs-d'œuvre là, les bibliothèques deviendront des hypogées de tout repos. Des expositions comme celle du Pavillon de Marsan ne peuvent que prouver qu'on parvient à réaliser dans le domaine du goût des prodiges, sans jeter beaucoup d'argent inutilement. Cette preuve est toujours bonne à faire. Certaines gens n'en reviennent pas.

ALBERT FLAMENT.
(Reproduction et traduction réservées.)



FIN D'IDYLLE. — Au cantonnement, pendant les quelques jours de repos que le régiment y est venu prendre, une idylle s'ébauche parfois ; le troupeau français est galant et nos filles de la campagne ne restent pas toutes indifférentes devant un beau gars... Mais le repos n'a qu'un temps et l'idylle est courte. Il faut se séparer ; on le fait gaiement et tendrement. Il reviendra le beau gars et, qui sait ? c'est peut-être un mariage qui terminera l'aventure.



Tandis qu'un détachement de zouaves formé en vague d'assaut se déploie et s'avance, avec le traditionnel courage du corps, sur le terrain,



le reste de la compagnie, dissimulé derrière un accident de terrain, se tient en réserve pour bondir au secours de ses camarades.

LA BATAILLE AUTOUR DE VERDUN



LE RAID MERVEILLEUX DES COSAQUES S'ÉLANÇANT DE TRÉBIZONDE VERS BAGDAD (*Composition de Ch.-B. de JANKOWSKI*)

Les journaux nous ont dit, ces jours passés, la superbe et fabuleuse équipée des Cosaques qui, s'élançant de Trébizonde à travers les provinces turques de l'Asie mineure, ont été faire leur jonction avec les Anglais sur les bords du Tigre. Les Turcs avaient tendu une embuscade aux Russes, devant les grottes historiques d'Ellégna, mais les Cosaques, habitués à combattre dans les sites les plus chaotiques, dans les vallées les plus resserrées, ne se laissèrent nullement décontenancer par la ruse des Ottomans et infligèrent en passant une sanglante défaite à leurs assaillants.



Le défilé des Sociétés de préparation militaire, drapeau en tête, devant le général Paneau.



Les petites filles aussi s'entraînent, peut-être au dur métier d'infirmières.

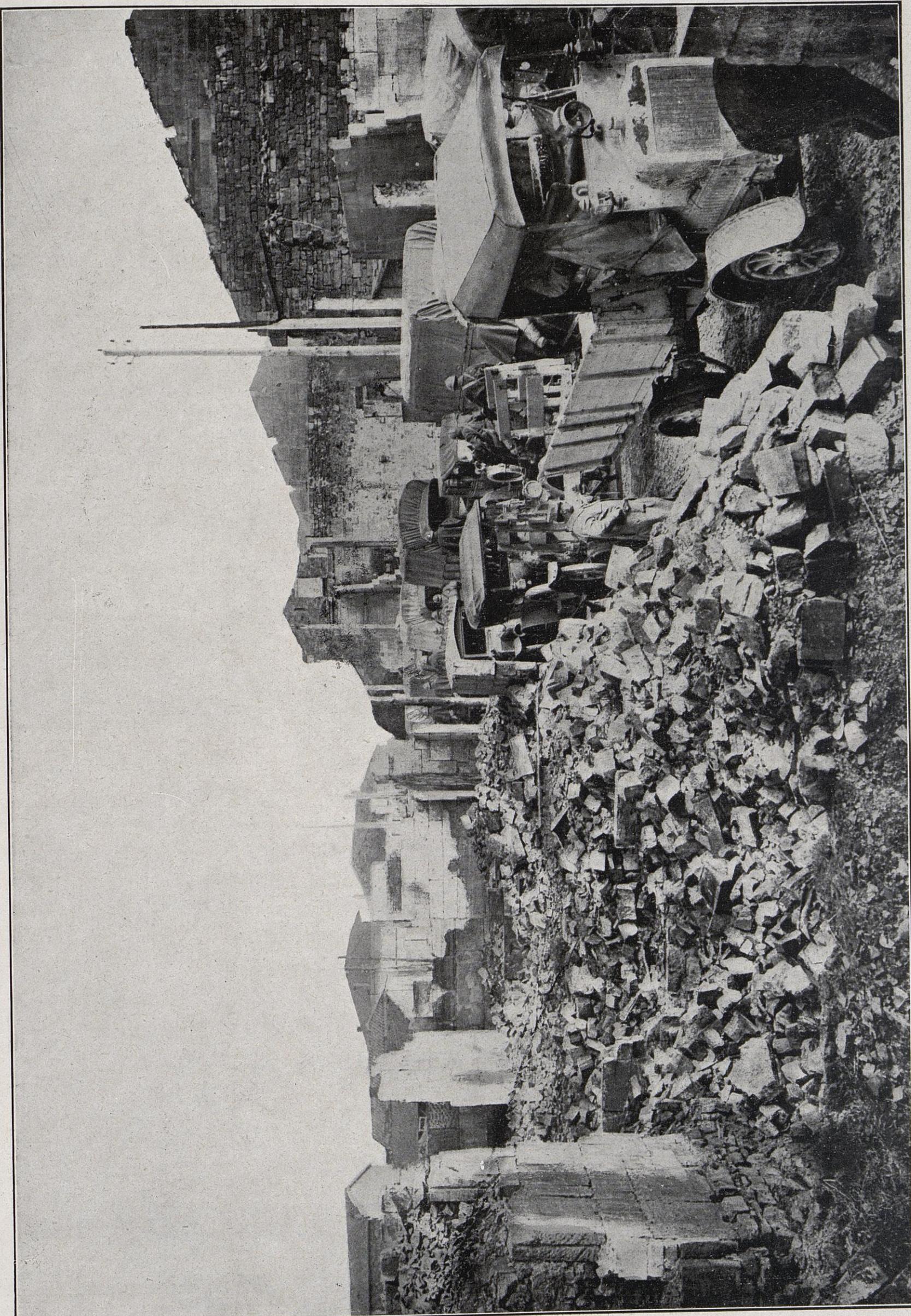


L'exercice de tir devant le représentant du Ministre de la Guerre.



Tandis que le défilé se poursuit, le général Paneau et ses officiers d'ordonnance, presque mêlés au public, suivent d'un œil attentif les mouvements et les exercices de nos futurs soldats.

LA FÊTE DE PRÉPARATION MILITAIRE AUX TUILERIES.

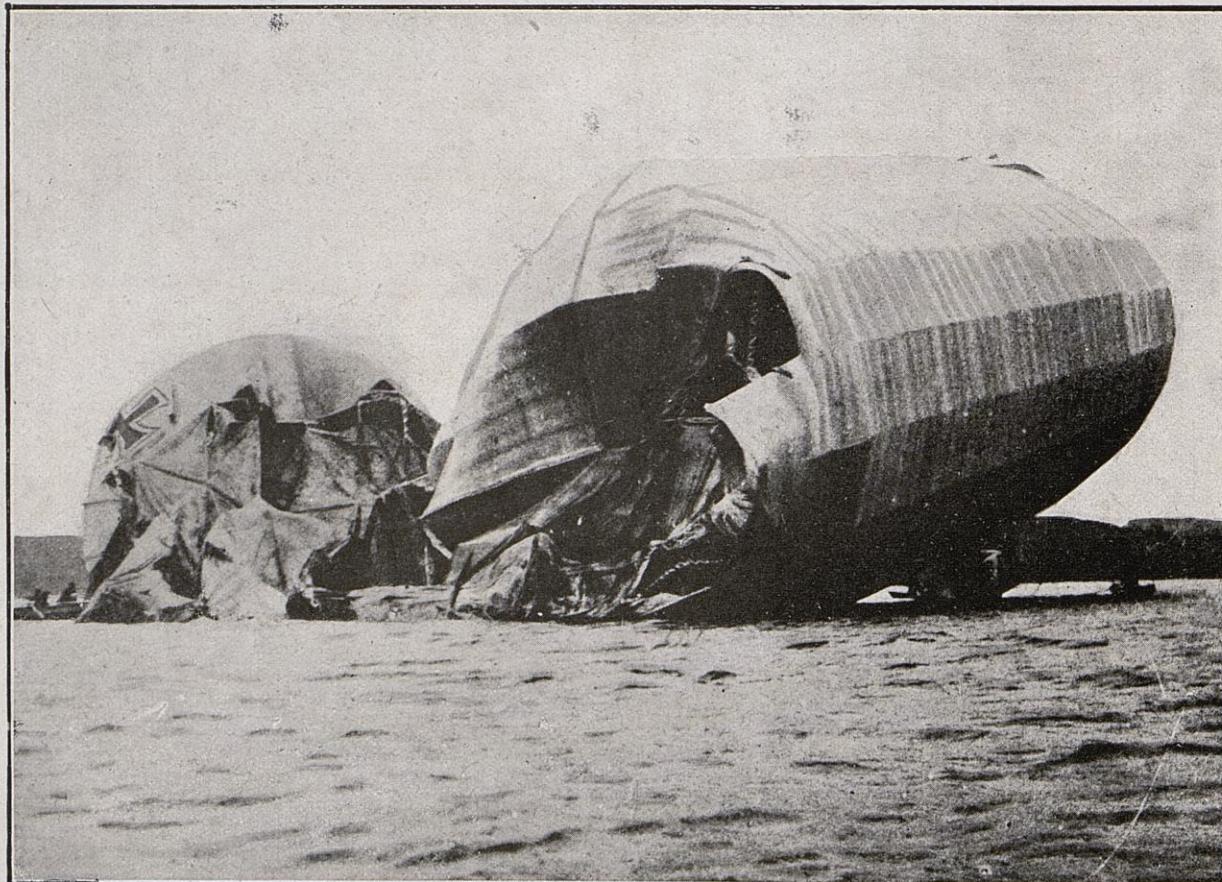


SUR LA ROUTE DE VERDUN, EN ARRIÈRE DE NOS LIGNES

Rien ne pourra jamais donner une idée, même approximative, de l'activité qui règne sur la route de Verdun pendant l'offensive allemande contre notre héroïque forteresse. Hommes, vivres, munitions, tout ce qui contribua à la défense de la place et de nos lignes passa par là. Ce sera une surprise pour le monde entier quand l'état-major général, peut-être longtemps après la guerre, publierà les documents et les statistiques capables d'éclairer l'opinion publique sur le magnifique effort dont nous suivons encore le développement — et dont ces ruines sont à chaque minute les témoins impassibles.



Un tronçon de l'épave du monstre que les obus anglais et sa chute ont sectionné en deux parties.



L'explosion a encore divisé l'épave en deux morceaux qu'il sera plus facile de ramener vers la terre.



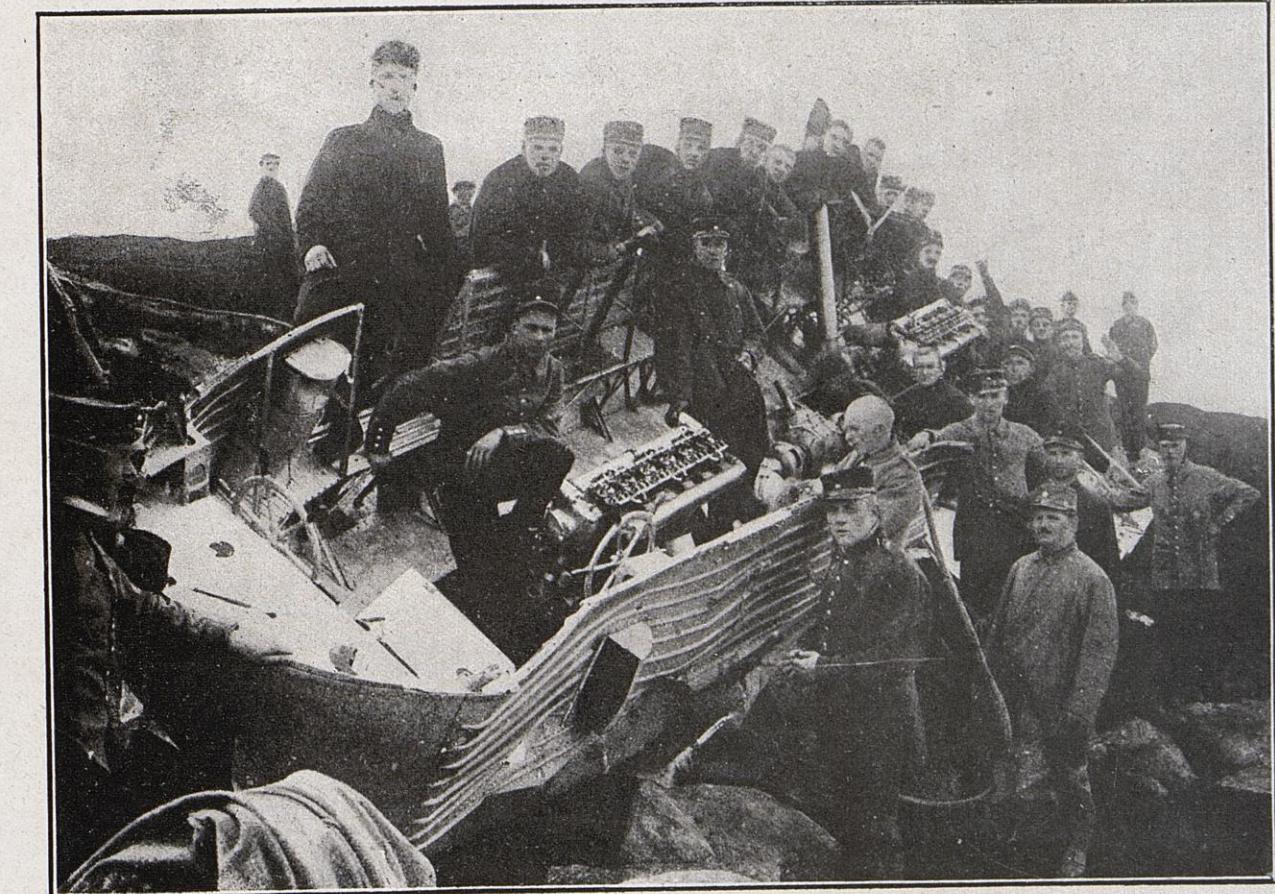
L'autre tronçon, accroché à un pic sur une montagne et gardé par un soldat.



Le tronçon tombé dans la mer, obstruant le golfe, on a décidé de le faire sauter à l'aide d'une torpille.



Des contre-torpilleurs norvégiens remorquent les débris qui constituerait un danger pour la navigation.
UN ZEPPELIN ABATTU SUR LES COTES DE NORVÈGE



Émerveillés de la trouvaille, des soldats du roi Haakon se font photographier parmi les restes du Zeppelin.



A CONSTANTINOPLE. — Manifestations patriotiques dans la rue de Pera, devant le Lycée.

IMPRESSIONS D'ORIENT

M. Ibanez de Ibero, écrivain espagnol de talent, dont nous donnons aujourd'hui les « Impressions d'Orient », s'est fait un nom dans le grand journalisme politique : auteur d'une « Enquête en Allemagne » dont le succès chez un de nos grands confrères de la presse quotidienne fut éclatant, il rapporta de son séjour en pays ennemi une vision très nette de la situation ; son « Enquête » fut, il y a un peu plus d'un an, le seul document authentique publié sur l'Allemagne, sur son degré de résistance, sur ses projets politiques et militaires ; M. Ibanez de Ibero rendait ainsi un service signalé à la cause française. Depuis lors il a séjourné à Constantinople où il a approché les dirigeants de la politique turque, notamment Enver Pacha, Djavid bey, Nessimy bey, Midhat Chukry bey, Halil bey, etc ; les « Impressions » que l'on va lire résument éloquemment l'opinion d'un homme expérimenté qui a puisé ses renseignements aux meilleures sources.

Quels étaient, lors de mon séjour à Constantinople, les projets allemands sur le front oriental ? Ceux-ci peuvent se résumer à grands traits de la façon suivante : écraser la Serbie et donner la main aux Turcs à travers la Bulgarie, pousser l'offensive turque au Caucase, enlever l'Egypte à l'Angleterre, entreprendre l'expédition des Indes ; c'est, en résumé, le même programme que m'exposa le baron de Richthofen il y a de cela exactement une année (1).

Aujourd'hui la seconde partie de ce vaste plan est devenue presque irréalisable par suite des succès russes en Asie Mineure et du maintien des troupes franco-anglaises à Salonique.

L'Entente a compris qu'elle ne doit plus faire état que de ses propres moyens et le jour est proche où les forces concentrées en Macédoine représenteront une grave menace pour les projets allemands.

Est-ce à dire, cependant, que l'on ne doive plus envisager la possibilité d'une entrée en ligne de la Roumanie et de la Grèce ; non pas, mais si le gouvernement de Bucarest se décide à l'intervention en faveur de l'Entente il ne le fera qu'au moment où l'armée anglo-française d'Orient aura obtenu des résultats importants permettant d'augurer l'échec du plan austro-allemand dans les Balkans.

La Grèce, elle non plus, ne renonce pas ; je me

rappelle qu'au cours de l'entretien que m'accorda le roi Constantin, je demandai au souverain ce qu'il comptait faire dans le cas où la balance pencherait fortement du côté de l'Entente. « Alors, s'écrit-il, je saurai bien agir de mon propre chef et mon armée prendrait le chemin de la Thrace. »

En Orient seule la force compte, on admire et l'on suit aveuglément celui qui frappe ; les appels aux sentiments de reconnaissance, aux souvenirs du passé ou à la foi jurée ne rencontrent guère d'écho ; le tort de l'Entente fut de ne le point comprendre.

Le cas bulgare notamment montre comme nous connaissons mal ces populations : « Le Roi Ferdinand » disait-on, « ne reculera devant rien pour élargir ses domaines, mais l'opinion bulgare ne voudra jamais d'une guerre contre la Russie libératrice » hélas ! la vérité était toute autre, les ambitions du Roi et la haine tenace du bulgare contre le serbe vont parfaitement d'accord.

Aujourd'hui qu'une connaissance plus approfondie de la situation fondée sur les mécomptes du passé permet d'envisager l'avenir avec confiance un plan dont l'objectif est Sofia s'ouvre devant les alliés : écraser les bulgares, libérer la Serbie, donner la main aux russes et aux roumains.

Si ce programme s'accomplit, la Turquie demeure isolée et impuissante ; le concours qu'elle attendait de l'Allemagne lui échappe, les expéditions lointaines dont Enver Pacha m'annonçait la réalisation deviennent totalement impraticables.

Une des particularités de la situation actuelle en Turquie réside dans l'infatuation sans bornes de ses dirigeants, orgueil contrastant, du reste, avec les moyens dont ils disposent ; ni l'état intérieur du pays, ni sa force militaire ne justifient, en effet, de telles aspirations.

Mais du jour où ils se verront réduits à leurs propres moyens la vérité leur apparaîtra telle qu'elle est, telle qu'elle s'exprime par la bouche d'un de leurs hommes d'Etat, Djavid bey, lequel me déclara que la Turquie aurait dû demeurer éloignée du conflit.

Du reste, nombreux sont les hommes politiques turcs qui tout en parlant de vastes projets de conquêtes doutent, au fond, de leur réalisation ; en effet, parmi les personnages consultés au cours de mon « enquête » pas un seul ne s'est montré affirmatif au sujet du résultat final ; s'ils berneront le bon public en étalant dans leurs journaux le récit de combats victorieux, s'ils entretiennent une excitation malsaine parmi la populace, s'ils parlent sans rire de leur puissante armée navale forte de 90 unités, ils n'osent pourtant tenir le même lan-



Enver Pacha, le dictateur ottoman, en tenue de général de division.



Les députés turcs sortant de la Chambre : aux premiers rangs, c'es Uleimas.



Relève de la garde extérieure du Palais de Dolma Bagtché.



La tente de guerre du Sultan, dressée sur le front où le souverain n'a, avec une juste prudence, jamais osé se risquer.



« L'armée navale ottomane ancrée dans la Corne d'Or ». Cette magnifique flotte n'a jamais, on le sait, existé qu'en carte postale, pour les neutres.

gage aux étrangers qu'ils supposent mieux informés.

De mon voyage en Orient, j'ai remporté l'espérance inébranlable en la victoire de l'Entente.

J'ai vu les belles troupes anglo-françaises campées à Salonique, j'ai pu m'entretenir avec leur commandant en chef qui m'a dit sa confiance absolue ; chez tous, du général au dernier des troupiers, j'ai constaté cet admirable entraînement et cette simplicité dans la grandeur du sacrifice qui fait la force du soldat français.

Les alliés sont décidés à aller jusqu'au bout ; personne ne peut douter que même une paix basée sur le *statu quo ante bellum* serait une grande victoire pour l'Allemagne ; après la guerre elle resserre-

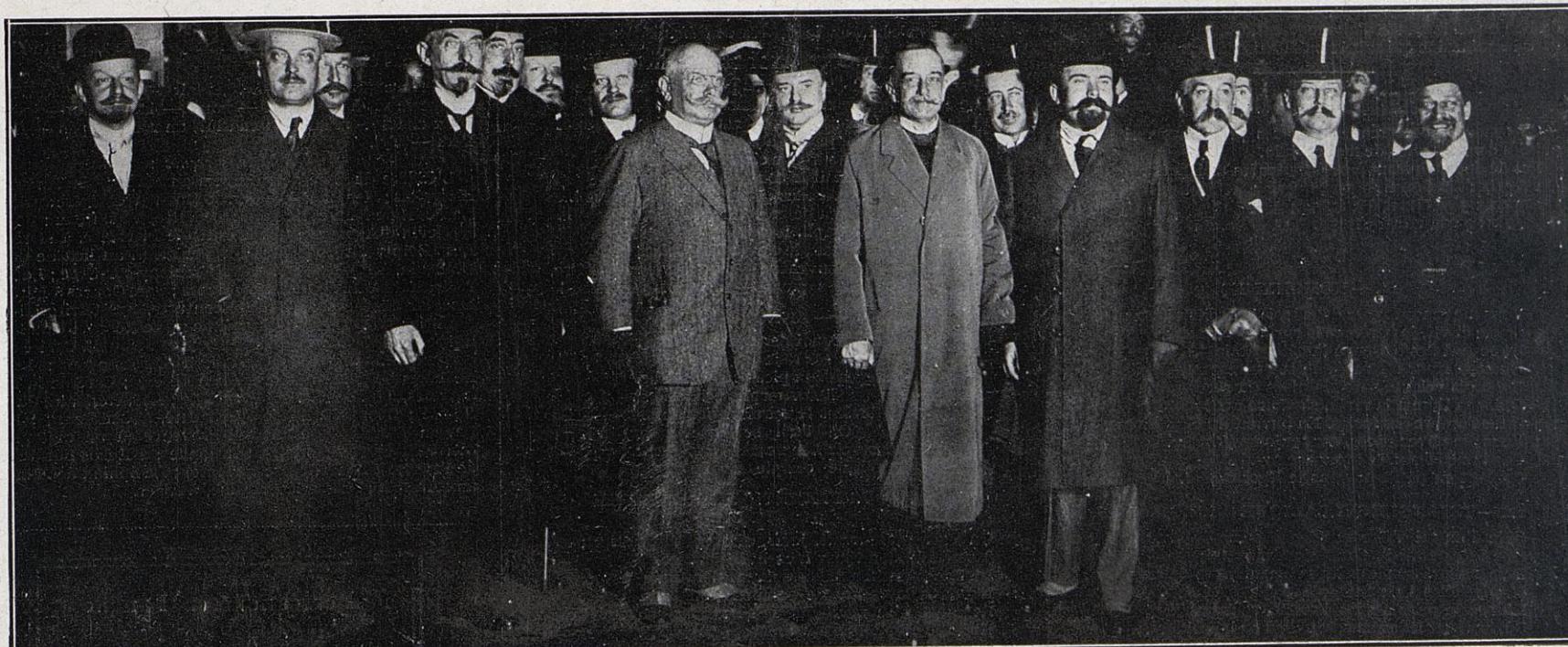
rait encore les liens politiques et économiques avec l'Autriche et la Turquie, elle chercherait aussi par tous les moyens à rompre le bloc ententiste en attendant qu'une occasion propice lui permette de reprendre la lutte avec, cette fois, toutes les chances de réussite.

D'autre part, nous savons tous maintenant que l'on ne parviendra à briser l'effort allemand que par la puissance des armes ; certes, les difficultés d'ordre économique auxquelles nous-mêmes avons souvent fait allusion agissent défavorablement sur le moral des populations de l'Empire ; c'est un facteur important et il convient d'en tenir compte, mais n'oublions pas que même si l'Allemagne était obligée à déposer les armes pour ce

motif, ce que d'ailleurs je ne crois pas, sa puissance militaire demeurerait intacte et tout serait à recommencer d'ici quelques années.

Donc, il faut viser à atteindre directement le militarisme prussien en l'attaquant dans son repaire ; c'est une entreprise difficile mais non pas irréalisable ; une offensive heureuse dans les Balkans faciliterait singulièrement cette tâche ; l'effondrement de son rêve d'hégémonie en Orient atteindrait l'Allemagne dans ses œuvres vives, l'isolerait complètement et, désormais, les Impériaux devraient songer à passer de l'offensive à la défensive afin de couvrir le sol national menacé d'une invasion par le Sud.

C. IBANEZ DE IBERO.



Les délégués du Conseil de l'Empire et de la Douma à leur arrivée à Paris. Au centre, en pardessus clair, M. Protopopoff, président de la délégation. On sait que la délégation a séjourné à Londres avant de venir en France, et va se rendre ensuite en Italie.

THÉATRES

THÉATRE DE L'APOLLO. — *La Demoiselle du Printemps*, opérette en 3 actes de MM. Ordonneau, F. Gally et G. Léglise. Musique de M. H. Goublier fils.

Il y a beaucoup de manières d'écrire une opérette, les auteurs de celle-ci préfèrent la manière simpliste : de petites intrigues se nouent et se dénouent entre des personnages dénués d'envergure, sans que jamais l'intérêt se concentre sur un groupe plutôt que sur l'autre, sans que l'on comprenne la raison des divers changements qui s'exécutent. Même liberté dans le choix des décors ; du jardin des Tuilleries où papotent les midinettes, nous sommes transportés dans un magasin de nouveautés, à New-York, où ces mêmes jeunes filles sont devenues vendees, et le troisième acte se joue dans un bar attenant à une salle de théâtre où l'on représente l'œuvre de début du jeune musicien Larime. L'opéra ayant réussi, le compositeur épouse Lucette, qui avait passé son temps à le décourager ; les autres couples se forment pour des motifs aussi valables et la soirée s'achève sans fatigue et sans désagréement.

Tout cela n'est pas pour déplaire au goût du public actuel, et la *Demoiselle du Printemps* pourrait bien recevoir de lui un accueil aussi favorable que la *Cocarde de Mimi Pinson*, des mêmes auteurs et du même compositeur. Celui-ci, M. H. Goublier, connaît à fond la pratique de son art ; il écrit son orchestre comme il le dirige, avec une parfaite sûreté et beaucoup d'aisance. Mais la tâche est rude en ce moment d'inventer des rythmes gais, et il faut louer d'autant plus

le final du 1^{er} acte, qui a de la fantaisie, et une romance charmante que le baryton chante au 2^e acte.

**

Le THÉATRE MARIGNY vient de rouvrir ses portes, avec une revue de M. Rip, dont le talent s'adapte aux cadres les plus différents. Une seule scène contient cette fois un peu de la cinglante satire qu'il a coutume de pratiquer, c'est celle d'un grand papa qui, en menant son petit-fils à l'école, s'embauche à la lecture des journaux, trace des plans de campagne auxquels il comprend tout juste autant que son compagnon ; il oublie, comme tant d'autres, qu'il n'est ni général ni chargé de diriger quoi que ce soit. Il fait penser à cette maîtresse de maison ne cessant de trouver tout critiquable et ne s'apercevant pas à quel point elle est incapable de mener sa seule femme de chambre ; il évoque, pour l'auteur, un journaliste archi connu, lequel, ayant tracé le tableau des qualités indispensables au chef de notre gouvernement, demandait quel homme les réunissait et semblait indiquer la réponse en faisant suivre le point d'interrogation de sa propre signature.

Ne pouvant satiriser ainsi qu'à *Femina* ou au *Palais-Royal*, l'auteur s'ingénie ici à varier les tableaux ; il en a imaginé beaucoup, dont chacun présente un aspect nouveau et plaisant. Les décors rappellent les dessins de la Vie Parisienne, les costumes aussi ; l'agrément de ces derniers est indiscutable et M. Leppape, ingénieux, inventif, manie les couleurs avec une véritable maîtrise. Sa collaboration est précieuse au même titre que celle de M. Lassailly dont l'orchestre

est choisi et conduit avec un goût auquel je ne saurais trop rendre justice. Les cuivres, modérés par lui comme ils le sont trop rarement, laissent les cordes libres de donner toute leur sonorité, et l'on constate qu'elles emploient parfaitement la salle, en autorisant des délicatesses d'instrumentation dont la musique légère française peut et doit se parer pour reprendre au théâtre la place qui lui convient.

Marcel FOURNIER.

Au départ du maréchal French, il crut de son devoir d'être en toute première ligne. Il demanda à passer dans l'infanterie et obtint d'être versé dans un des régiments les plus cruellement éprouvés. Il devait y trouver la mort héroïque digne du grand nom qu'il portait.

Fils de feu Fernand Raoul-Duval, régent de la Banque de France, président de la Compagnie Parisienne du Gaz, il était le petit-fils de feu Charles Raoul-Duval, premier président de la Cour, et cousin de feu Léon Say, ancien président du Sénat.

Maurice Raoul-Duval avait été conseiller municipal et conseiller général, et rédacteur en chef du *Courrier du Centre*. Il avait épousé Lady Frances Vernon, sœur du Lord Vernon actuel.

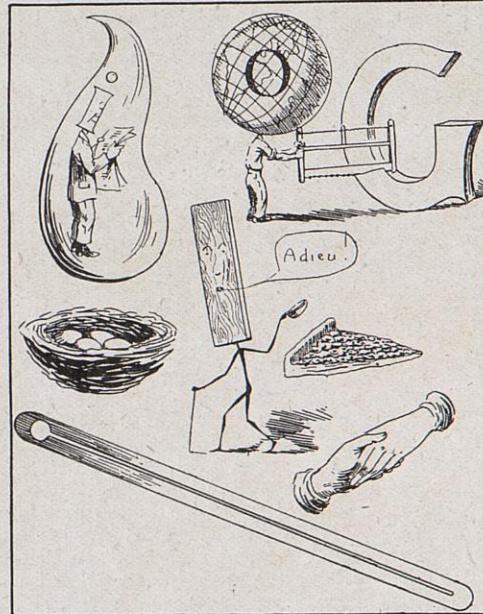
M. Sévrette, qui vient de s'éteindre, à l'âge de 84 ans, occupa, durant quarante années, la chaire de professeur d'anglais, au Lycée Louis le Grand. Au cours de cette longue carrière, il sut conquérir l'estime et l'affection de tous les élèves appelés à bénéficier de son enseignement, et dont beaucoup occupent, actuellement, de brillantes situations.

Nous adressons nos sympathiques condoléances à son fils, M. Gaston Sévrette qui appartient, lui aussi, à l'Université et qui est, en outre, un écrivain de mérite. Nos lecteurs en ont pu juger, en lisant plusieurs articles sous sa signature dans les années qui ont précédé la guerre.

SITUATION D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

REBUS



RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Adresser tout ce qui concerne cette partie (problèmes, solutions, etc.) à M. Ch. Cornet, au *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

Délai d'envoi des solutions. — Les solutions, accompagnées du bon ou de la bande d'abonnement, doivent nous parvenir dans la quinzaine qui suit la publication des problèmes.

PREMIER CONCOURS

Ce concours comprendra tous les problèmes qui seront publiés dans les mois de mai et juin.

Les devineurs auront à se disputer les trois prix :

1^{er} prix : Un flacon de parfumerie ;

2^e prix : 3 volumes à 3 fr. 50 ;

3^e prix : 2 volumes à 3 fr. 50.

**

II. — HOMONYMES

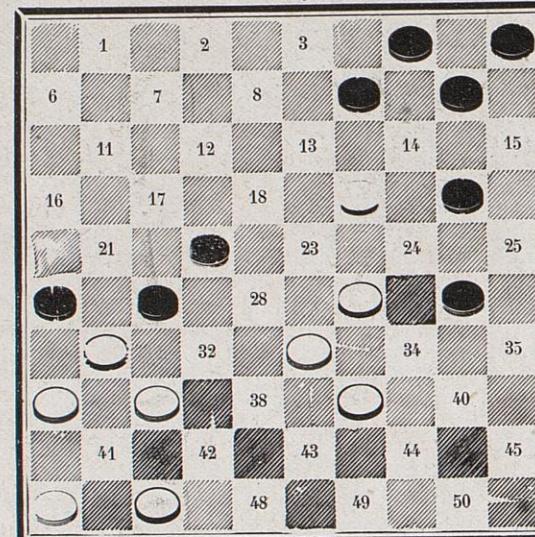
Vous me rencontrerez dans trois endroits divers : Jeune et vif, je parcours la surface des mers, Envoyant des baisers à la côte natale Où mon cœur est resté. Puis, autre part, j'étale Un tapis velouté sous les pieds du rêveur Qui, son livre à la main, s'avance avec lenteur Dans l'ombre des forêts. En buvant du champagne, Vous me voyez encor, car toujours j'accompagne Ce vin délicieux, ce breuvage royal Coulant en pétillant dans le léger cristal.

12. — TRIANGLE SYLLABIQUE DECROISSANT
Fille d'un roi d'Ecosse, et puis reine de France, Elle fut, paraît-il, fiancée à trois ans ; Mais malgré son esprit, sa beauté, ses talents, Sa vie hélas ! ne fut qu'amertume et souffrance. Minuscule prison, sans charme, sans douceur, Où, bravant les antans, le chaud ou la froidure, Le soldat au port d'arme, habite sans murmure. Saluez !... C'est l'armée ! honneur au défenseur ! Ordre, cérémonie, une chose prescrite, Un article de foi dans la religion, Il faut s'y conformer, ce n'est pas sans mérite. — Ce triangle se clost par un simple pronom.

13. — DAMES

par E. G. D.

NOIRS : 9 P.



Les blancs jouent et gagnent.

14. — MOTS CARRES

Avant de franchir mon *dernier*,
Pour ne pas salir mon *premier*,
Par les jours de boue ou de pluie,
Il convient toujours qu'on s'essuie
Les pieds. — Athlète, picador,
Les torses nus ou couverts d'or,
Dans mon *deux* on vous voit combattre
Et votre courage est mon *quatre*.
Pays de cocagne autrefois,
Tous s'enrichissaient dans ce *trois*.

15. — CURIOSITE METAGRAMMATIQUE

Parmi tant de héros français pour qui l'on tresse Le laurier glorieux de l'immortalité, J'en chéris deux surtout, morts en pleine jeunesse, Dont la gloire au pays n'a jamais rien coûté. Eh bien, j'ai fait sur eux ce singulier rêve Que le cadet prenait le cou de son ainé, Et — de grâce, attendez que mon récit s'acheve !... Qu'à celui-ci le sien de même était donné. Cet échange accompli, lors je vis apparaître Au lieu des généraux, le coупeret sanglant Que l'on vit trop souvent se dresser comme un maître, Et — témoin de son œuvre — un débris pantelant !

16. — ANAGRAMME

Cherchez-moi dans la basse-cour
Où je repose.
Changez deux pieds et, en retour,
Métamorphose !
Je deviens le miroir trompeur
Où l'œil se pose
Pour voir augmenter la grosseur
De chaque chose.

17. — ARITHMETIQUE AMUSANTE

par Alp. S.

Un vieil arabe avait, jadis, dix-sept chameaux ; A ses enfants un jour il en fit le partage. D'abord, au fils ainé, suivant l'antique usage, Il donna la moitié de ces bons animaux. Le cadet n'en reçut que le tiers pour son compte ; Enfin le plus jeune eut le neuvième du lot. Comme le vieil arbi n'était pas du tout sot, Ce partage fut fait de façon assez prompte, Sans formule, sans phrase et sans prétention. Surtout sans qu'une bête ait perdu là sa vie. A nous répondre, ici, lecteur, je vous convie, Comment procéda-t-il dans l'opération.

18. — FANTAISIE

La maison où je vis le jour
Avait une pomme d'or pour

J'y vécus en brave garçon
Apprenant ce qu'au lycée on

Je désirais être marin
Car déjà j'avais un parrain

Mais le mal de mer fut vainqueur
De mon rêve... et depuis mon cœur

19. — METAGRAMME

Ce Saint se convertit jadis,
A l'époque du roi Clovis,
Après la fameuse victoire
De Tolbiac : lire l'histoire,
Pur hasard, suis-je de Vinci,
Ce même nom désigne ici
Un peintre connu dans le monde
Par son tableau de la Joconde.
Changez la lettre du milieu
Pour dire désormais adieu
A l'homme qui se change en bête...
Belle fourrure, fine tête !
Du chat cet animal descend
Et figure, l'œil menaçant,
Pareil au tigre, à la panthère,
Dans les armes de l'Angleterre.

20. — QUESTION HISTORIQUE

Quel est le prince qui fut petit-fils de roi, fils de roi, père de roi, frère de roi, grand-père de roi, oncle de rois et ne fut jamais roi ?

SOLUTION DE RÉBUS DU 29 AVRIL, 1916

S'il est vrai que dorénavant les femmes prendront du service à la caserne, les vingt-huit jours de Clairette ne lui auront pas été inutiles.

Scie lève que dore N — A vend lait — femme prend DRONDU serre vis à la case R — naud — laie — 28 — jours — deux claires — réTE — noeud luit au rond — pas — Eté — I nu — Tyl.

Solutions reçues :

L'Œdipe du Café de l'Univers au Mans ; Un Targuet de Marvejols ; Marcelle Fondue, à Rueil (très légère variante) ; Le Pétrot de Nini et de Kiki ; Le Vitte, à Montreux ; Boby ; Le devin d'Agonges ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Les Œdipes du Coq Hardi, à Toulon (à au lieu de dans) ; O. Eguin, à Pontivy ; Thourel, à Epinay-sur-Orge ; Le Riche Apéritif du Café de Paris, à Valence ; Café Gouzes à Laurens ; Docteur Mathieu ; Paul Descoutures, 47^e territorial d'infanterie ; La Déesse du Cinquième ; Une Roscovite du Mans ; Barbès Café Justafra, à Céret ; Laie rame au lit, Café Paré, à Banyuls-dels-Aspres ; Sérengil, à Carcassonne ; Boiss, à Beaumes de Venise (à au lieu de en) ; Café de la Place d'Armes, à Roanne (légère variante) ; Le Vétérinaire du Café Pontié ; Géodag, café de l'Amirauté, à Cherbourg ; Henri Leydet Bar Idéal, à Aix-en-Provence (à un mot près) ; Biribi II, 67^e territorial, en Argonne ; 2 Echos liés du Café de France, à Tunis (légère variante) ; Le Sphinx de Manouba aux Armées ; Brasserie Lorraine, à Alger.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

27 mai 1916

Bon à joindre aux solutions